

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre VI. Miss Byron à Miss Selby.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2125

un homme qui se trouvoit dans la fuite un mauvais sujet; autrement, il sembleroit n'avoir pas pris garde, que tout mauvais sujet qu'il avançoit, remportoit la recompense due à un meilleur.

Mr. & M^e. Reeves sont si obligeans, & leurs Domestiques sont si pressés pour moi, que je n'en ferai pas fort incommode, si je ne trouve pas bientôt quelqu'un à mon gré. Seulement, si j'en trouve un, & qu'Olivier quitte ma Grand-Mère, comme elle croit qu'il le fera, à présent qu'il s'est marié avec Helène, s'il trouve une bonne Hôtellerie; James pourroit remplir sa place, & je garderois le mien à la place de James.

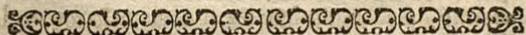
A présent que je suis descendu si bas, ne souhaitez-vous pas que je finisse cette Lettre? Je crois qu'ouï.

Eh bien, croyez moi avec tout l'attachement, & l'amitié qui vous est due, ma chère Lucy,

Votre sincère amie,

HARRIET BYRON.

Je répondrai séparément à ce que vous me dites de Mr. Greville, de Mr. Fenwick, & de Miss Orme.



LETTRE VI.

Miss BYRON à Miss SELBY.

Sam. Janv. 28.

Par rapport à ce que vous me dites de la peine que mon absence fait à Mr. Greville, (pour qui au reste il me semble que vous vous in-

B 5

ré-

téressez un peu trop,) & de ses assurances de ne pouvoir vivre sans me voir, je n'ai qu'une seule crainte là-dessus; c'est qu'il ne prenne pour me suivre, le prétexte de la violence de son amour. S'il vient, je ne le verrai point, si je puis l'éviter.

Mais croyez-vous en effet qu'il soit si amoureux? On le dirait à votre sérieux. O ma chère Lucy, que vous êtes bonne! Et ne pleuroit-il pas en vous disant cela; ne détournait-il pas la tête, & ne tirait-il pas son mouchoir? O que ces hommes sont fourbes & dangereux! Il peut y avoir des monstres de cette sorte dans notre sexe; mais comme les femmes ont plus à perdre du côté de la réputation que les hommes, il en est de notre espèce comme de l'Hyène, cette bête féroce & traître; la femelle est beaucoup moins dangereuse que le mâle; celui-ci vient après nous, jusques dans nos maisons, caressant, rampant, pleurant, nous léchant les mains, au lieu que la femelle se tient dans sa tanière; il faut que la malheureuse jeunesse y entre, pour pouvoir être dévorée.

Permettez moi de vous dire, ma chère, que s'il y a en Angleterre un homme artificieux avec notre sexe, également artificieux, & quand il parle franchement, & quand il flatte, Mr. Greville est cet homme-là. Il prétend bien l'être, & il s'en fait un mérite. N'insinüe-t-il pas, aussi insolemment que constamment, que la flatterie est plus chère à une femme que sa subsistance? Qui est plus grossier flatteur que lui, quand il est en train? Et cependant d'autres fois, il veut se faire un mérite de sa sincérité, & de sa franchise, en disant fort librement bien des choses.

II

Il n'est pas difficile, ma chère amie, de connoître ces hommes, si nous cherchons à les pénétrer. Leur principale force gît, il est vrai, dans notre foiblesse; mais quelque foibles que nous soyions, nous ne devrions pas contribuer au triomphe de ceux qui font de notre foiblesse l'objet ordinaire de leur satire; nous ne devrions pas justifier leurs railleries par nos imprudences. Mais le traître est dans notre cœur: si nous nous gardons contre nous-mêmes, nous pouvons défier tous les artifices des hommes.

Vous savez que ma plus grande objection contre Mr. Greville est tirée de ses mœurs. Un libertin dans ses principes, & dans sa conduite, peut difficilement faire un tendre Epoux, pour ne parler que de cette seule considération, quoi qu'une femme ne doive pas négliger les autres. Qui peut se flatter qu'un homme qui méprise ouvertement ses premiers devoirs, remplira les seconds? Mr. Greville a reçu une bonne éducation: il faut qu'il ait pris peine à rendre inutiles, les pieuses leçons de son digne Père, & encore plus pour en faire un sujet de raillerie.

Nous avons ouï parlé de trois femmes qu'il a entretenues, outre celle qu'il a amenée de la Province de Galles. Vous savez que depuis qu'il a jetté les yeux sur moi, il a seulement cherché à paroître décent. Il faut qu'un homme soit bien abandonné, & qu'il ait le cœur bien dur, pour pouvoir passer d'une femme à l'autre, sans remords de quitter la première, qu'on peut supposer qu'il a séduit par les sermens les plus solennels. Et de qui, ma chère, u-

ne femme vertueuse prend-elle les restes, quand elle épouse un débauché?

N'a-t-on pas dit que cette femme de Galles, à qui en la quittant, il donna à peine de quoi vivre mesquinement pendant une année, est à présent Public? L'homme méprisable! Il se fait une gloire, à ce que j'ai ouï dire, d'avouer que c'est une séduction, & qu'elle n'étoit pas vicieuse avant qu'il l'eut renduë telle.

Il n'y a qu'une seule chose où Mr. Greville puisse se faire un mérite de son infame conduite; c'est qu'il a fourni par là un bon avertissement à notre sexe. Irois-je donc, méprisant cet avertissement, épouser un homme, qui avec une humeur assez aimable, & de la vivacité d'esprit, a montré un si mauvais caractère?

Il est fort riche, comme vous dites. Il en est d'autant plus inexcusable dans sa vilainie envers la femme de Galles. Il compte sur sa fortune; elle pourra lui attirer des autres femmes une indulgence qu'il ne mérite pas: mais la fortune sans le mérite, fut-ce dans un Prince, ne gagnera jamais rien sur moi.

Vous dites, que si on ne veut absolument se marier qu'à un homme d'une vertu exacte, il faut rester toujours fille. Si cela est vrai, quelles misérables créatures sont les hommes! Quel affreux abus des passions qui leur sont données pour un plus noble usage!

J'ai une très-haute idée de l'état de mariage. Je me rappelle d'avoir ouï dire à mon Oncle, qu'une femme qui reste dans le célibat, en est la moitié moins utile au but de son existence. Combien en effet les devoirs d'une bonne Epouse,

d'u

d'une bonne Mère, quand ils sont bien remplis, n'annoblissent-ils pas une Femme! L'exemple de ma Tante Selby, dans la sphère étenduë où elle est placée, opposé à celui d'une fille du même âge dans le cercle étroit qui la renferme, montre la vérité de cette reflexion.

Mon Grand Père disoit, que les familles sont de petites communautés, que hors de là, il y a peu de solides amitiés, qu'elles servent à perfectionner & à affermir la grande communauté, dont elles sont comme autant de mignatures.

Avec tout cela, je suis persuadée, (& j'espère de me conduire toujours en conséquence) qu'une femme qui avec les yeux ouverts, épouse un débauché, auroit beaucoup mieux fait de rester fille toute sa vie; puisque vraisemblablement elle renverse par là autant qu'il est en elle, toutes les fins raisonnables de la société.

A quel risque affreux ne s'expose pas par sa présomption, une femme qui épouse un méchant homme, avec l'espérance de le ramener, quand elle ne peut s'assurer de garder elle-même ses propres principes! *Ne vous abusez point; les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs*, c'est une leçon vraiment Apostolique.

Le texte que vous citez d'un *Mari infidèle*, converti par une *Femme fidèle*, regarde, selon moi, les premiers tems du Christianisme; c'est une instruction aux femmes converties, liées à des maris qui ne le sont pas, de montrer par leur conduite envers eux, *par leur chaste conversation accompagnée de crainte*, quelle efficacité a sur leurs cœurs l'excellente doctrine qu'elles ont embrassée. L'Apôtre ne peut avoir en

vuë, une personne qui étant fille, choisit un Mari Païen, dans l'espérance de le convertir; & cela ne peut être un motif pour une femme pieuse & vertueuse, d'épouser un méchant homme dans l'espérance de le ramener. *Peut-on toucher de la poix sans se salir?*

Pour ce qui regarde Mr. Fenwick, je suis bien loin d'avoir meilleure opinion de lui que de Mr. Greville. Vous savez ce qu'on en a dit à l'oreille. Il a cependant plus de décence: il n'avouë pas des principes aussi dégagés; mais vous devez avoir remarqué combien il semble prendre de plaisir aux mauvais discours, & aux sentimens libertins de l'autre; & que celui-ci s'anime & devient plus éloquent dans ses libertés & ses profanations par les applaudissemens adroits de Mr. Fenwick, & par l'air qu'il prend pour l'encourager. En un mot, Mr. Fenwick n'ayant pas la même vivacité dans les idées, ni dans l'expression, que Mr. Greville, quoiqu'il prétende ne pas manquer d'esprit, fait de son mieux pour montrer qu'il a le cœur aussi corrompu. Si je ne craignois pas que ma colère le rendit important, j'aurois bien de la peine à m'empêcher de lui montrer combien je suis choquée, lorsque par un coup d'œil malin, & un sourire marqué, il fait observer les plaisanteries indécentes de l'autre, à la personne qu'il croit la plus disposée à rougir, comme s'il craignoit qu'elles ne fussent perduës; & beaucoup plus lorsque la personne ainsi insultée marquant son embarras par sa rougeur, il fait un grand éclat de rire pour achever de la déconcerter.

Ces hommes doivent certainement nous croire

croire de grandes hypocrites. Il faut qu'ils s'imaginent que nous affectons seulement la modestie, & que dans le cœur nous approuvons leurs licences. Car peut-on supposer que des gens qui se piquent d'avoir eu une bonne éducation, qui ont eu toutes les facilités que ces deux personnes ont eues, se donneroient ces libertés à dessein de nous affronter?

J'espère que je trouverai les Cavaliers de Londres plus polis que ces Chasseurs de renards nos voisins. Je n'ai pas vu cependant encore beaucoup de sujets de préférer les uns aux autres. Mais à la Cour, & dans les endroits où se rassemblent les gens du bon ton, je m'attends à des merveilles. Dieu veuille que je ne sois pas trompée.

Remerciez Miss Orme, de ma part, pour les bons souhaits qu'elle m'envoie: dites lui que ses doutes de mon attachement pour elle, ne sont pas fondés, & que je l'aime véritablement & sincèrement. Elle n'auroit pas à demander les assurances les plus expresses de mon amitié, si je ne redoutois plus en elle la qualité de sœur d'un homme vraiment respectable, que je ne me défie d'elle en qualité de mon amie. J'aime beaucoup à la considérer dans ce dernier point de vue. Mais dites lui que je la trouve un peu méchante de ramener toujours le même sujet. Cependant puis-je m'en plaindre, si la bonne opinion qu'elle a de moi, lui fait croire qu'il est en mon pouvoir de rendre heureux un frère pour qui elle est si zélée & si tendre? Je ne puis que l'estimer pour l'intérêt qu'elle y prend. Et c'est cela même